

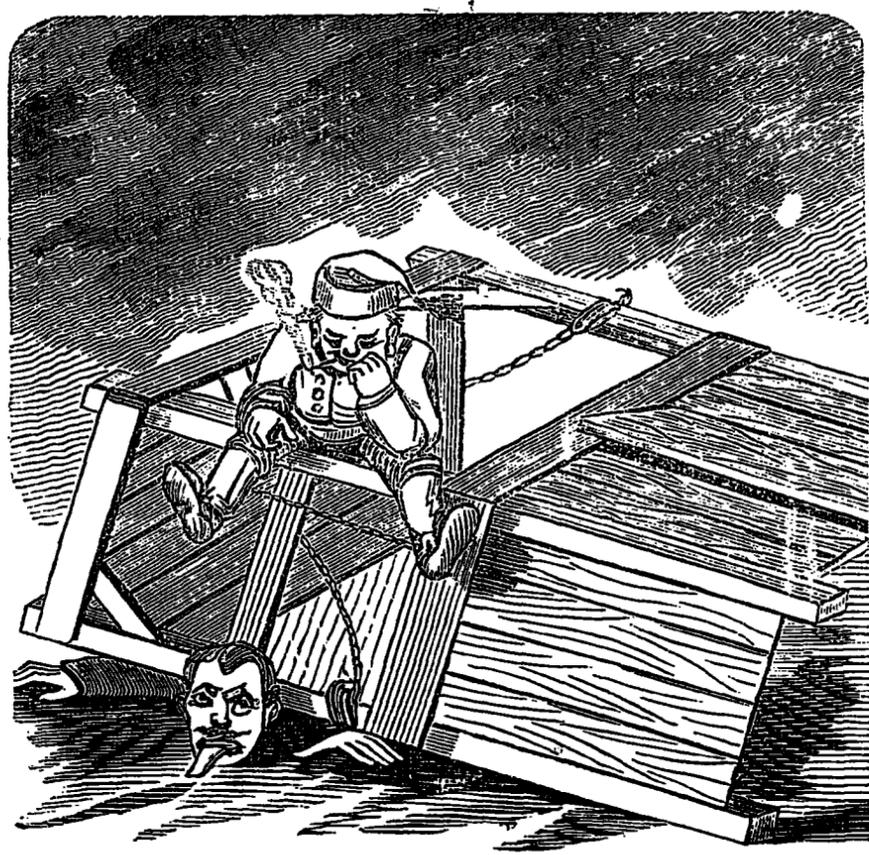


**T. BEAUGRAND** | Abonnements : | Bureaux : | **LADEBAUCHE**  
 Editeur-Propriétaire. | Un an ..... \$0.50 | 35 St. Gabriel. | Rédacteur-en-chef.

**LE GRAND TONIC RENFORCISSANT-JOUR**  
 QUININE  
 ET TONIC  
 FIEVRES  
 DES MARAIS

**FEUILLETON du CANARD**  
**LES CRIMES**  
 DE  
**POLICHINELLE.**  
 (Suite.)  
 XXI

Il riait, ce bon Diable, il riait suivant sa coutume en montrant des dents blanches, aiguës, qui pouvaient mâcher le fer aussi aisément que la crème.  
 En entrant il s'assit dans un bon fauteuil, à demi couché, et demanda :  
 — Qu'est-ce que tu me veux, cher ami ? Car je me doute bien que si tu n'avais pas besoin de moi, tu ne m'aurais pas appelé. Tu es si ingrat !  
 Et il poussa un profond soupir en pensant à l'ingratitude de Polichinelle.  
 Celui-ci répliqua sans se troubler :  
 — Dans dix ans, mauvais coquin, tu me reprocheras mes crimes et tu me les feras expier ; j'y consens. En attendant, aux termes du contrat signé de nos deux noms, je suis ton maître et tu me dois obéissance. M'entends-tu, esclave ?  
 L'autre se mit à rire de toutes ses forces.  
 — Je suis content de toi, dit-il. Je vois que j'ai eu la main heureuse en te choisissant pour mon futur lieutenant. Le pauvre Astaroth, tout mauvais gueux qu'il est, capable de découper à petits morceaux père et mère (s'il en avait, mais il n'en a pas, malheureusement !), oui, Astaroth lui-même ne te va pas à la cheville... Ah ! mes damnés en verront de belles quand tu seras mon premier ministre ! Enfin, qu'est-ce que tu veux de moi, mon maître ?  
 — Si peu que rien, répliqua Polichinelle un peu inquiet, malgré son



**ELECTION D'ARTHABASKA**  
**Ecrasement d'un pendar!**

air d'audace. Un petit milliard de francs, pas davantage.  
 Ici, le Diable répondit sèchement :  
 — Je n'ai pas un centime en caisse.  
 — Pas possible ! s'écria Polichinelle. Je croyais tes trésors inépuisables.  
 — Qu'est-ce que tu veux ? J'ai fait de mauvais placements, j'ai prêté à des souverains étrangers, j'ai subi un krach... Enfin, je n'ai pas d'argent. Voilà !  
 Et il croisa sa jambe gauche sur la droite en agitant le pied gauche en l'air, comme un gentilhomme de manières sises. En même temps, il regarda le plafond en sifflant.  
 La colère monta au front de Polichinelle, et lui fit rougir les oreilles.  
 — Ce n'est pas là ce que tu m'avais promis, dit-il.  
 Le Diable demanda négligemment :  
 — Qu'est-ce que je vous avais promis, mon maître ?  
 — De m'obéir en toutes chose.  
 — Parfaitement. Très vrai. Tu as une mémoire admirable.  
 — Et de me donner tout l'argent

dont j'aurais besoin.  
 — Pas donner, cher ami ; procurer ! C'est bien différent.  
 — Donner, procurer, arrange-toi comme tu voudras, j'ai besoin d'un milliard de francs.  
 — Eh bien, tu l'auras si tu suis mon conseil. Combien y a-t-il de banquiers dans ta capitale ?  
 — Oh ! deux mille tout au plus.  
 — Combien gagnent-ils en moyenne ?  
 — Cent mille francs par an, je suppose...  
 — Alors, dit le Diable, fais-les venir sous bonne escorte et demande leur comptant *hic et nunc*, cinq ans de leur revenu. Ça fera juste ton milliard et ton compte.  
 — C'est vrai, dit Polichinelle pensif ; mais si ces canailles-là refusent de donner ?...  
 — Il faudra prendre, morbleu ! Vas-tu pas avoir des scrupules, maintenant ?... Au reste, sans me montrer, je serai là, et je te soufflerai ce qu'il faudra dire.

**XXII**  
 Le même soir tous les banquiers de la capitale furent invités à une grande fête que le roi Polichinelle leur donnait en son palais. Leurs femmes, décolletées comme des duchesses, et plus vêtues de diamants, de rubans, de colliers de perles, de rubis et de bracelets d'or que de soie et de velours, entrent majestueusement en donnant la main aux maris. Je dis la main et non le bras, car les jupes étaient aussi gonflées par le bas que le corsage était échancré par le haut.  
 Du reste, l'effet général était charmant et les centgardes qui faisaient la haie à droite et à gauche, pareils à des statues de marbre, roulaient à gauche à droite dans leurs orbites des yeux pleins de satisfaction.  
 Dans le grand salon d'après les dames firent leurs révérences à Polichinelle et à sa femme. L'une d'elles, passant devant le portrait en pied de la reine douairière Gertrude, dit tout haut à sa voisine :

— Ce n'est pas du temps du feu roi Pantalon qu'on nous aurait reçues avec tant de magnificence et de bon-té. Et la vieille, sa femme, était-elle assez pimbeche ! Ah ! ceux-ci ont bien plus d'esprit. Ils savent connaître que pour l'argent nous valons bien la noblesse et que pour la grâce et la beauté...  
 — Vous valez cent cent fois davantage, interrompit gracieusement Polichinelle qui suivait les dames en leur adressant ça et là quelque compliments flatteurs.  
 Après la présentation, et quand Polichinelle eut bien vérifié son monde et fut certain qu'aucun des invités ne manquait à la fête, il fit fermer les portes du palais, et le bal commença.  
 Si l'on dansa un fameux rigodon, des valse, des poikas, des mazurkas, des bourrées, des farandoles et tout ce qu'on peut inventer de plus joli, vous n'en doutez pas, je suppose. Polichinelle, avec une agilité surprenante, montait dans les airs presque jusqu'à toucher le plafond qui s'élevait à soixante pieds de haut et il retombait sur ses pointes en faisant des pas à pieds incroyables.  
 Il enleva tellement tous les suffrages qu'au bout d'un instant il n'y avait plus de regards que pour lui, et que les dames elles-mêmes se récrièrent d'admiration bien qu'elles n'admirent en général que leur propre beauté.  
 Mais pour lui, elles firent exception. De tous côtés, dans la salle du trône et dans les salons voisins, on n'entendit plus que ce beau vers, fruit de la verve d'un poète de ce temps-là :  
 Il est charmant ! il est charmant ! il est charmant !  
 Après la danse vint la pansé.  
 Le roi donna la main à une dame d'âge incertain, un peu rouge-rude, dont le mari avait plus de millions que la lune n'a de trous (vous savez pourtant qu'il y a beaucoup de gens qui n'ont pas d'autres occupation que de creuser dans tous les sens cet astre infortuné). Il la conduisit avec toutes les marques du respect le plus profond mêlé de la galanterie la plus chevaleresque jusqu'à une petite table ronde daigna s'asseoir lui-même auprès d'elle et l'empiffra de foie gras, de galantine, de volaille et de jambon succulent, au point que la bonne dame, étouffant à la fois de joie, d'orgueil et de viandes diverses aurait rendu son âme à Dieu, s'il ne s'était hâté de lui faire avaler une forte pinte de vin de Bordeaux, qui arriva assez à temps pour la soulager. En même temps, suivant la coutume, il lui tapait plusieurs douzaines de petits coups de poing dans le dos, ce